

Yvan Lamonde. *Histoire sociale des idées au Québec, vol. 2, 1896-1929*. Montréal, Fides, 2004. 328 p.

Jean-Philippe Warren

Volume 5, Number 2, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024363ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024363ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Warren, J.-P. (2005). Review of [Yvan Lamonde. *Histoire sociale des idées au Québec, vol. 2, 1896-1929*. Montréal, Fides, 2004. 328 p.] *Mens*, 5(2), 497–501.
<https://doi.org/10.7202/1024363ar>

COMPTES RENDUS

Yvan Lamonde. *Histoire sociale des idées au Québec*, vol. 2, 1896-1929. Montréal, Fides, 2004. 328 p.

Le deuxième volume de la synthèse tentée par Yvan Lamonde, première véritable entreprise du genre, mobilise une érudition étonnante doublée d'une belle élégance de style. Cet ouvrage est un modèle pour tous les historiens qui cherchent à comprendre une époque sans vouloir sacrifier la grande histoire à la petite, ni la petite histoire à la grande. La première section passe en revue différents mouvements d'action : action nationale, action française, action catholique, action sociale, action féministe et action intellectuelle. La seconde s'attarde à *L'Action française*. La troisième, sous le titre général « Défis et alternatives à la doctrine », retrace l'influence libérale, l'influence française et l'influence américaine. Il y a là une matière extraordinairement riche pour quiconque cherche à s'initier à cette période (1896-1929) ou veut consulter, comme une sorte d'aide-mémoire, l'index de fin de volume.

Pourquoi, dès lors, me suis-je permis de formuler plus bas quelques préventions assez dures ? C'est qu'il me semblait louable d'indiquer les difficultés que soulève le type de synthèse historique proposé par Yvan Lamonde. Il ne s'agit pas ici de rabaisser le travail accompli par un historien aussi brillant que Lamonde ; il s'agit seulement, et plus humblement, de dévoiler quelques pièges et défis qu'attend celui ou celle qui ambitionne de résumer en quelques centaines de pages deux cents ans de l'histoire d'un peuple. On ne lira donc pas ici un résumé de l'ouvrage (ce genre de travaux se prêtant d'ailleurs mal à cet exercice) mais plutôt une sorte d'appré-

ciation critique. En espérant que l'intention d'une telle appréciation critique sera bien comprise !

1. *Le titre*. Plusieurs critiques ont déjà disputé le titre de l'ouvrage. Ils l'ont fait avec raison, car cette synthèse est tout, sauf une histoire sociale des idées au Québec. Une histoire ? Certes, et ce même si l'auteur se borne parfois à coller ensemble les textes les plus représentatifs de la période (à cet égard, il aurait été utile de constituer un bien meilleur index, l'index onomastique publié en fin de volume étant de toute façon incomplet dans l'état actuel, puisqu'il s'y retrouve des omissions et erreurs). Sociale ? Je ne comprends pas cet adjectif dans le contexte. En quoi, donc, cette histoire est-elle sociale ? Parce qu'elle se permet de citer, çà et là, des chiffres sur l'urbanisation, l'immigration, la lecture ou le nombre de téléphones ? Ou parce qu'elle s'intéresse à quelques lieux de socialité intellectuelle ? Cette histoire ne s'intéresse pas davantage aux idées au sens strict, puisqu'elle se contente d'énumérer les débats importants ayant agité certains cercles et milieux intellectuels : la pénétration du cinéma hollywoodien ou l'organisation des fêtes du tri-centenaire de la fondation de Québec, par exemple, cela ne constitue pas une idée, pas plus que ne sont des idées des titres de recueils de poèmes ou une recension des citations dans lesquelles certains auteurs parlent des gens qui les ont influencés. Au Canada anglais, Brian McKillop a pourtant fourni de longue date un modèle de ce que pourrait représenter pour le Québec une véritable histoire des idées. Ses travaux sur le courant idéaliste ont permis d'explorer une constellation d'œuvres allant de la médecine ou de la géologie à la théologie et aux sciences sociales. Voilà ce que Yvan Lamonde, reprenant le paradigme de l'histoire des idéologies mis à l'honneur par Fernand Dumont et Jean Hamelin dans les années 1970, s'est refusé à faire. Il ne faut pas l'en blâmer mais seulement se demander pourquoi

son titre n'est pas fidèle à son entreprise. Enfin, il n'est pas question du Québec dans cet ouvrage, mais de la communauté québécoise francophone.

Ceux qui achèteront ce livre devront donc se dire qu'ils s'apprêtent à acquérir une histoire de quelques importants débats au Québec francophone.

2. *Des vérités partielles et partiales.* On retrouve dans l'ouvrage certains jugements qui étonnent parce qu'ils sont énoncés de manière trop rapide. Par exemple, la consolation que Wilfrid Laurier trouve dans l'élection de 62 sièges au Québec (sur 65) en 1917 fut maigre en comparaison de la peine de perdre, dans le reste du Canada, un nombre considérable de sièges à la Chambre des communes. Ou encore l'affirmation que le programme de la Ligue nationaliste proposait une doctrine "perspicace" semble douteuse au su du résumé qui en est fait et qui en dévoile l'aporie constitutive : l'autonomie du Québec face au gouvernement fédéral pour ce qui touche à l'éducation mais intervention possible et souhaitable du fédéral dans les champs de compétences des autres provinces afin de préserver la dualité linguistique du Dominion. Comme l'a démontré Pierre Trépanier, l'École sociale populaire n'est pas la suite de la Société d'économie sociale de Montréal, en dépit d'une volonté des acteurs de s'associer cette dernière afin de solidifier l'œuvre nouvelle. En 1896, Edmond de Nevers n'est pas en exil en France depuis 1892 mais depuis 1890 - et il en est revenu en 1895. Etc.

3. *Les oubliés.* L'auteur insiste sur les questions qui lui sont chères et sur lesquelles il a travaillé depuis longtemps, au détriment d'autres questions, aussi importantes dans le contexte de l'époque, mais qui ont moins retenu son esprit. Ainsi consacre-t-il de longues pages aux bibliothèques et à la lecture, alors qu'il est à peu près muet sur les débats des milieux d'affaires, débats dont Fernande Roy a pourtant démon-

tré, dans un ouvrage capital, l'importance et le dynamisme. Bien qu'il cite à plusieurs reprises *L'Avenir du peuple canadien-français*, l'auteur ne songe pas à citer un passage de *L'Âme américaine*, pourtant le maître-ouvrage d'Edmond de Nevers. Alors qu'il s'étend complaisamment sur *L'Action française*, il n'y a rien sur la publicité, alors que, dans la perspective particulière de l'auteur (qui n'est pas celle, je le répète, d'une histoire des idées au sens strict), il est évident que celle-ci aurait dû recevoir une place. Curieusement, le thème de la colonisation, thème ayant occupé l'esprit de la plupart des penseurs de cette époque, qu'ils soient de droite ou de gauche, n'est pas abordé. Etc.

4. *Les répétitions et la citation à outrance.* Plusieurs (dont je suis) se réjouiront de constater que l'auteur a décidé de laisser la parole aux acteurs eux-mêmes, mais il semble que, à l'occasion, le procédé s'avère fastidieux, surtout dans la mesure où certaines des citations reviennent à plusieurs pages d'intervalle, ce qui oblige le lecteur à relire parfois trois fois le même passage ou se farcir à quatre ou cinq fois la même expression. Il est à noter que, de mémoire, ce genre de répétition ne se retrouvait pas dans le premier volume.

5. *L'équilibre entre l'anecdote et la grande synthèse.* Si les vastes vues d'ensemble, grâce auxquelles l'historien domine à hauteur d'aigle dix ou vingt ans d'histoire, risquent de faire perdre la richesse des débats et des échanges au ras des pâquerettes (les inflexions de la pensée, les subtilités des argumentations, les concessions de forme ou les refus polis), les anecdotes (comme lorsque l'auteur évoque « le p'tit gin » et la pointe de tourtière qui président aux discussions durant le temps des fêtes) ralentissent le rythme de la lecture et font perdre au lecteur le plan général. Que vient faire, par exemple, le passage sur la peinture, intéressant en soi, certes, mais trop court pour apporter quoi que soit au reste du propos ?

Pourquoi insister sur le Ouimetoscope ou sur l'ouverture des cinémas le dimanche ? Etc.

L'ouvrage de Lamonde éclaire, selon son dire, « la lente marche à la modernité » (p. 225). Disons, plus humblement, et de manière tout à fait prosaïque, qu'il éclaire « la lente marche vers le présent ». Il le fait d'une manière brillante, vivante, en incluant les ressources d'érudition immenses de l'auteur. Les quelques critiques émises dans ce compte rendu ne devraient pas empêcher de reconnaître dans cette monumentale synthèse un des accomplissements les plus importants de l'historiographie franco-qubécoise récente. Non, Lamonde ne vient pas ouvrir un nouveau chantier : peu de perspectives proposées dans son ouvrage sont neuves, aucune citation n'est une découverte, aucune chiffre n'est inconnu, aucun chapitre n'est polémique. La valeur de l'ouvrage est ailleurs. Il clôt une étape de la recherche historique, amorcée en 1972 avec *Louis-Adolphe Pâquet*, et continuée, étape par étape, pièce à pièce, avec énergie et sagacité. Les historiens ayant fouillé cette période n'apprendront rien au total. Mais le bénéfice de cette lecture ne tient pas à la découverte de chiffres, de dates ou d'interprétations neuves ; il est dans la reconnaissance que l'heure est au bilan et que, pour le meilleur ou pour le pire, l'historiographie est condamnée à se réinventer si elle ne veut pas se contenter, dans les années à venir, de se répéter elle-même. À ce titre, la trilogie préparée par Lamonde peut d'ores et déjà être considérée un classique.

Jean-Philippe Warren
Département de sociologie et d'anthropologie
Université Concordia